



LE COUP DE CŒUR

D'ERIC NAULLEAU

UNE VIE DERRIÈRE LE BARREAU

Avec « Singe », l'écrivain-avocat François Gibault plaide brillamment la cause de la littérature.

« Le soleil ni la mort ne peuvent se regarder fixement », disait La Rochefoucauld. « Et soi-même pas davantage », ajouterait sans nul doute François Gibault. Comment définir ce livre ? Le portrait d'un homme auquel ses presque quatre fois vingt ans feraient obligation de jeter bas tous les masques et d'enfin montrer son visage à nu ? Oui, même si l'avocat de profession garde plus d'un effet dans sa manche et s'observe parfois avec ironie plaider sa propre cause : « Pour tenter d'émouvoir mon public, les vieilles dames, les demoiselles et les enfants, je me flagelle, je me saigne, je me ronge et je me plante sans succès des couteaux dans le ventre, vaines tentatives de démolition qui constituent autant de défaites absolues du malheur. » Une autobiographie ? Oui, encore, puisque s'y dévide le fil d'une existence depuis la naissance au 3 rue Monsieur à Paris jusqu'aux insomnies du grand âge venu, en passant par l'enfance sous Occupation, la guerre d'Algérie et l'entrée au barreau. Une mise en pièces, aussi. En cent courts chapitres, eux-mêmes morcelés en brefs paragraphes, l'auteur évoque un moderne Osiris qui disperserait aux quatre vents de l'écriture des fragments de lui-même, laissant à l'Isis qui sommeille en chaque lecteur le soin de reconstituer l'écrivain ainsi démembré, de trouver le fin mot d'une énigme qui échappe obstinément à l'intéressé : « Je relis ces pages comme si elles avaient été écrites par un autre que moi, je fais connaissance avec moi-même et [...] j'ai du mal à me reconnaître dans l'image que me renvoie ce livre. Sans doute est-ce parce que chacun se fait une image

fausse de lui-même. » Ou alors un "Je me souviens" compliqué d'hallucinations, soudaines trouées oniriques au milieu du récit de vie : « Serpent, je savais m'approcher pour sauter sur mes rivaux par-dessus, ce qui m'a permis d'en tuer plus d'un sur le chemin de l'école sans être jamais soupçonné.

Je communiais à leurs funérailles et, la tête haute dans leurs vignobles ensanglantés, je témoignais ma compassion à leurs familles éplorées. » Une leçon

L'AUTEUR ÉVOQUE UN MODERNE OSIRIS QUI DISPERSERAIT DES FRAGMENTS DE LUI-MÊME

de littérature, surtout, dont François Gibault maîtrise tous les registres et dispense tous les enchantements, de la chronique familiale à l'aphorisme ciselé sous influence de Louis-Ferdinand Céline, auquel il consacra autrefois une biographie en trois tomes qui fait toujours autorité : « Tout a été dit, mais les gens parlent encore ». Si la mort approche, ce n'est pas une raison pour baisser la garde : « Fermer les yeux, se cacher, demander pardon, retirer son chapeau, dire oui, se coucher, entrer dans le cercle, accepter, lâcher du lest, c'est se rendre un peu. » Le singe fait ici une dernière grimace, l'écrivain trace un dernier signe. Singe/signé, anagramme sertie au cœur d'une vie et d'une œuvre. ■

« Singe », de François Gibault, éd. Léo Scheer, 312 pages, 20 euros.

